

DES BEAUX JOURS
QU'À TON FRONT J'AI LUS

*À elle, qui m'a aidée dans ma quête d'identité,
ma sœur de désillusions et d'espoirs.*

PREMIÈRE PARTIE

*Quand on n'a pas souffert on ne sait rien encore,
On ne veut confier son cœur qu'à l'avenir*¹.

1. *Poésies* (1830), « Élégies. À Mademoiselle Georgina Nairac ».

Prologue

Je suis née le 20 juin en 1786 à Douai.

J'ai été tour à tour la *Notre-Dame-des-Pleurs*, la *gracieuse ignorante*, le *bon Marceline* ou la *sainte-femme*, aux yeux de madame de Launay et d'Anatole France, qui, pour je ne sais quelle raison, m'aimaient, le « Génie féminin » célébré par Victor Hugo lui-même, j'étais, selon Balzac, de son pays, celui des larmes et de la misère. J'ai inspiré Henri de Latouche et Lamartine, j'ai enfilé comme une seconde peau les plus grands rôles des tragédies et des drames. J'étais une femme de lettres, n'en déplaise à certains. Dites-moi que c'est l'image que vous retiendrez de moi ; jolie, sans excès, se tenant sage les coudes sur son bureau, une liasse de feuilles couvertes de rimes et de ratures. L'image d'un être que la passion n'a jamais fait reculer, sincère, même dans ses erreurs.

Ma ville ravagée puis reconstruite. Ma ville de paix et de bonheur, de plénitude et d'innocence. Je suis née aux abords d'un cimetière et d'une église, où je côtoyais les morts et les tout comme, des statues

délaissées aux êtres humains emprisonnés. Je suis née les yeux rivés sur une tourelle où croupissaient de vieux prisonniers, dont l'un d'entre eux, plus que quiconque, m'a fait saisir au fond de moi la splendeur du mot « liberté ». C'est mon berceau, mon déracinement : on ne m'a pas laissée y vivre. *Mon cœur sèche sans toi*, ai-je un jour écrit à Douai. Au crépuscule de ma vie, j'aurais aimé qu'on m'y porte et qu'on me dépose près de la tombe de Rose Dasonville, près de celle de mon père, à quelques mètres de Notre-Dame où mes premiers souvenirs puisent leur source.

Je n'ai jamais compris de quel bois j'étais faite, mais contre toute attente, j'ai été célébrée et admirée. On a raillé ma tendance à la romance, mon côté fleur bleue qui a fait couler tant de larmes, on s'est moqué de ma syntaxe parfois défaillante. Simplement, j'ai envie de répondre ce que j'écrivais dans *Jours d'été*¹ :

*Tout passait en chantant sous ma tête penchée ;
Tout m'enlevait, boudeuse et riante à la fois ;
Et l'alphabet toujours s'endormait dans ma voix.*

Mon enfance a passé sous la voûte d'un ciel étoilé, le gazouillement des oiseaux dès l'aube, les prières à l'église pour unique couronnement de mes connaissances ; lire, écrire, compter, tout cela était si loin

1. *Bouquets et prières* (1843).

face au miel, aux belles et tristes fleurs qui dormaient pour toujours dans mes cheveux et dans mes carnets. Douai m'offrait ce qu'il a de plus beau : la nature, la beauté des songes aux abords de l'église, quand les chants gracieux des cantiques donnaient à mon âme la confuse impression de tout connaître, du ciel et de la terre.

Et je ne savais rien à dix ans qu'être heureuse

Ma sœur m'apprit à lire. Ses jours d'été, elle me les réservait lorsque, toutes les deux assises au pied d'un arbre, elle me faisait la lecture, et rien n'était plus doux que ces syllabes qu'elle m'épelait. Elle déposa entre mes paumes notre Bible que je comprenais enfin et mes larmes coulèrent quand le sens des mots dessina pour moi le trajet de ma vie. Je saisis tout à coup la mort et les fleurs séchées, les couronnes que ma mère déposait au pied de la triste église endeuillée : elle pleurait la perte de l'enfant venu au monde avant moi, et les phrases, tout à coup, me révélaient la vérité. Je quittais le territoire de l'enfance, car savoir lire, c'était accéder au territoire des vivants.

On m'a habilement façonnée à la manière des femmes que vous adulez aujourd'hui ; on m'a voulue plus sobre dans mes désillusions convenues, de mon éditeur à mon amant, de mon mari à mes enfants. Tous ont mis leurs petits grains de sel dans mes

écrits. Les hommes. Mon époque. Que ne feraient-ils pas pour se soustraire à nos larmes. Ils n'aiment pas les cœurs qui débordent, les mièvreries de femmes amoureuses qu'on aime collectionner tant qu'elles sont encore jeunes.

Je n'ai jamais imaginé qu'on pouvait m'étudier, en revanche, qu'on pouvait me ressentir, oui. Je voulais qu'on laisse couler l'existence, les peines, les joies et les peurs, sans calculer le nombre de pieds, ou rire d'une rime pauvre, quand un bel alexandrin avec coupure à l'hémistiche n'aurait jamais su rendre l'ivresse de la perte, dans l'exil, la rupture et le deuil.

La légende du père

Ma vie est là : au cœur des arts, des mots et de la peinture.

Les images coulent dans mon sang, un habile mélange de couleurs et de textures, beautés d'ocre et d'azur qui coloreront mes mots et ma voix, seule sur scène, dans quelques courtes années.

Constant, mon oncle peintre, était parti tenter sa chance à Paris en créant un atelier que mon père n'avait jamais eu la chance de visiter. Et pour cause, au moment où il aurait pu, éclata la Révolution, qui reconduisit notre peintre jusqu'à nous. J'imagine que ce premier atelier ressemblait à la Childeberte, que j'aurais l'occasion de connaître lorsque Constant retournerait à Paris et que j'y établirais mes habitudes, moi aussi. Je l'imaginai un peu vétuste, cet atelier, juste ce qu'il faut de chaleur et de promiscuité pour que ses amis, politiques et artistes confondus, daignent s'y attarder. Constant-Joseph Desbordes, peintre du *Chariot brisé*, d'un remarquable autoportrait, et de mon visage.

Mon père, Antoine Desbordes, était peintre d'armoiries, talentueux et courtois au milieu de ces gentilshommes qui le payaient bien. Il pratiquait un art utile qui apporte de l'argent et savait choyer son foyer. Marceline je suis et je n'étais pas une enfant à plaindre.

Ma mère, Catherine, était d'une blondeur qui attirait l'œil, les cheveux coulés jusque dans le bas des reins, soyeux, dorés comme les blés. Je n'ai pas la finesse de ses traits, ni l'arrondi de ses pommettes, encore moins l'ovale parfait de la courbe de ses yeux. Mais j'étais celle qui lui ressemblait le plus, aussi blonde que mes sœurs étaient brunes, et je crois qu'elle en retirait quelque fierté. Je la revois poser ses mains si blanches sur son rouet, occupée des journées entières à filer le lin. Je l'observais des heures durant, confectionner les tissus qu'elle revendait au marché, heureuse ainsi, simple et fraîche, cueillant des fleurs que déjà elle m'apprenait à épingle dans mes chignons défaits. Elle chantait et ses mains dansaient sur le rouet, son souffle suspendu oubliait d'achever les notes, tant sa nuque ployait sous la tension du travail bien fait. Elle m'élevait dans le désir qu'elle avait de faire de moi une femme agréable et une épouse aimante. Ses rêves étaient ceux de Douai, ils me berçaient dans leurs douces torpeurs enfantines, leurs promesses agréables d'un lendemain auquel on ne songe pas encore, quand on est enfant.

Ma petite troupe d'amies et moi nous rendions près du cimetière jonché de fleurs que de jeunes

garçons cherchaient à cueillir, ne manquant pas de se rouler dans les fossés, pour quelques marguerites à offrir. C'était nos privilèges de jeunes filles, à Rose, Albertine et moi-même, d'exercer notre mince pouvoir sur de jeunes garçons amourachés prêts à tout pour nous, dans l'espoir de nous voir sourire, et de récolter un baiser sur la joue, en récompense des beautés qu'ils déposaient dans le creux de nos mains. Et nous riions de les voir chuter, salis, froissés, mais fiers de remonter avec leur graal : un bouquet composé de tiges tordues.

Aurais-je eu entre mes mains une telle somme de poèmes, si la Révolution ne s'en était pas mêlée. Lorsque celle-ci éclata, j'étais une fillette et déjà, les espérances que la vie avait conçues pour moi se déliquaient, partaient en fumée, sous le poids des canons, la fumée des arquebuses, les chants vengeurs qui tapaient à mes oreilles comme les tambours fracassés. La rumeur montait, celle d'un peuple qui peut enfin vociférer sa colère, la manger puis la vomir, pulvériser la bastille, cracher sur ces emprisonnements arbitraires et le manque de pain, argument puissant qui faisait gonfler la poitrine des femmes. Les ouvrières emplissaient leur corsage de cette haine d'un quotidien morne fait de famine et d'enfants qui meurent. Prenez-la donc, notre marmaille bruyante qui tète nos seins sans lait. Il m'en est toujours resté quelque chose, toujours. La peur de la pauvreté, le dégoût de l'injustice. Voyez ce que font de nous les hommes. Ils se pressent en nombre pour railler mes poèmes

douceâtres qui fleurent bon la frustration et l'amour déçu, le fantasme et la douceur de la maternité. Sont-ils encore au rendez-vous lorsqu'il faut défendre mes positions politiques et la part que mes mots ont pris à la défense des plus sacrifiés. À croire qu'on ne m'aime qu'en amoureuse éplorée.

Et tandis que les nobles fuyaient, que les frères de Louis XVI se sauvaient en Angleterre pour échapper à la potence, que le clergé ne savait plus où se cacher, nous demeurions là, avec ce qu'il nous restait de fortune et qui maigrissait de jour en jour. Qui diable, au milieu d'une Révolution, d'une Terreur et d'une Restauration, aurait eu envie de se promener dans des carrosses avec des armoiries à son nom, et ainsi couru le risque de voir sa tête fichée au bout d'une pique, au nom de son appartenance aux plus grandes familles du pays. Alors, adieu armoiries, devises, objets de luxe et d'apparat. Adieu rentrées d'argent conséquentes et bonheur simple du quotidien. J'ai peut-être pleuré plus fort lorsqu'on me reprochait mes larmes d'amour et mes poèmes sirupeux, quand ces hommes avides de critiques ont si facilement oublié quel gouffre de douleur la misère soudaine peut creuser. La nôtre fut soudaine, violente, écrasante, durable. Elle fut le plus sublime et le plus désastreux des points d'exclamation.

Pour couronner le tout nous habitions pour ainsi dire au pied de Notre-Dame. Mon père, pourtant croyant, s'était détaché de notre curé Goguillon. Je sais qu'ensemble, ils avaient parlé de la constitution

civile du clergé du 12 juillet 1790 et mon père semblait être de plus en plus séduit par les thèses révolutionnaires. Peut-être parce qu'indécis, il essayait de s'accorder avec ce qui protégerait notre famille.

— Je suis un curé réfractaire ! a dit Goguillon à mon père qui n'en sembla pas ému.

La Révolution l'avait exigé, les ouvriers patriotes de toute la ville, qui gardaient notre curé à l'œil, n'allaient pas se gêner pour le mettre à terre. En janvier 1791, il reçut l'ordre de lire au cours de sa messe l'instruction relative à cette constitution et prêter serment d'obéissance.

— C'est un scandale. Jamais je ne lirai ça. Jamais ! dit encore Goguillon à mon père.

Les ouvriers, dans leurs bons droits après ce qu'ils estimaient être une insulte à leur juste révolte, ont tout saccagé. De l'église au cimetière, en passant par les jardins annexes, entre deux statues fracassées et deux parties d'osselets avec ma meilleure amie Albertine, je pouvais admirer le spectacle désolant des saintes démembrées, décapitées, disloquées, réduites en poussière à même le sol du jardin. C'était magnifique et terrible. Et cette odeur de fumier, puissante jusqu'à la nausée, répandue dans le jardin, à quelques petits mètres de chez nous. J'étais croyante, comme tout le monde dans ma famille, et je vénérais les saints. L'image, intacte, sublime, de la vierge inaccessible grâce à une clôture qui la protégeait, la Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, resplendissante. Je me réfugiais près du puits qui jouxtait ma maison. Le

crépuscule s'y glissait et chaque soir, en dehors du monde, de ses morts et de ses cris, je voyais le soleil y mourir tout à fait. Je préférais ma crédulité à leurs revendications féroces, mon visage d'enfant dans l'onde profonde de mon puits caché. Je poussais quelques notes qui faisaient danser la surface, ma tête penchée si loin que j'aurais pu tomber. Et, chaque jour, nous courrions dans les champs, les poches pleines des fleurs que nous venions de voler : les voisins ne m'en voulaient jamais, car combien avaient deviné que les fleurs étaient toute ma vie. Je restais assise pendant des heures à jouer à ce que Rose et moi appelions le sable doux. Le sol était plein d'une terre caillouteuse que je passais et repassais dans un seau troué qui me servait de tamis. Comme il était doux ce sable improvisé qui glissait entre mes doigts comme l'eau sur les paumes.

*D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs*¹ ?

Mon âme a donc conservé quelques joyaux, entre fumiers et cendres.

L'époque n'était pas à l'assistance. Vos générations futures, venues à bout de guerre qui ont apporté leurs lots d'humanité, ont inventé des aides dont nous n'aurions jamais pu rêver bénéficier. L'attente d'un repas chaud était longue, lors d'un hiver froid.

1. « Tristesse », *Les Pleurs* (1833).

Ça frôlait la mendicité, par chez nous. Peu de personnes sur qui s'appuyer, peu d'argent à demander, une dignité – il vous en reste toujours un peu quelque part – qui vous empêche de vous abîmer et une bouche en plus à nourrir, depuis que mon oncle était revenu chez nous. Mon père n'avait plus rien. J'ai eu, avant même qu'on la goûte pleinement, une relative expérience de la pauvreté. Mon père n'était pas seulement peintre d'armoiries, il était aussi administrateur des plus démunis de notre paroisse. Ils venaient chercher chez nous un peu de quoi subsister. C'était moi, la plus jeune, qui devais leur couper le pain et leur offrir une pinte de bière. Qu'est-il resté en moi de ces images brutales, de ces traits tirés et de ces bouches aux dents manquantes, de ce vieillard prisonnier en haut de sa tourelle. Quelle part s'est gravée dans mon cœur, quand il a fallu jouer la comédie, pour gagner mon pain, moi aussi.

Ma première petite expérience du théâtre date de cette époque-là.

Je devais avoir 8 ans quand Douai, plein de ferveur patriotique sous l'impulsion de Robespierre, mit au point un spectacle auquel je participai. Mon père, très fier tout à coup d'exposer son patriotisme à la vue de tous, posa sur ma tête un bonnet surmonté d'une cocarde rouge. Défiler ainsi sur l'estrade devant un public exalté me mit en joie et m'envoûta. Je ressentais confusément un plaisir à me voir aimée et acclamée par cette foule, à participer à la ferveur populaire, à être l'objet de tant de regards et

d'applaudissements. Je me sentis privilégiée et jolie, et cette agitation fit naître en moi une passion qui ne me quitterait plus. Seulement, je ne savais pas encore quelle forme prendrait cette ferveur dans mon cœur, et si je sus très tôt qu'on liait ma destinée au théâtre, je sus aussi bien vite que mon amour allait vers les mots.

J'ai appris par la suite que nous aurions pu améliorer nos conditions de vie en acceptant l'héritage de mes oncles installés à Amsterdam – c'est du moins le récit que me fit mon père. Riches, protégés, protestants, sans enfants. Cela faisait des années que la partie de la famille à laquelle j'appartenais était devenue catholique. Je me souviens avoir parlé avec ma mère des fréquents allers-retours de mon père en Hollande, sans en comprendre les raisons. D'après elle, elles étaient pourtant claires : si nous voulions obtenir notre part d'héritage, il nous suffisait d'accepter une chose, redevenir protestants. Tergiversations, besoin de solitude de mon père qui s'isolait pour réfléchir à cette décision qui n'était pas sans conséquence, et au final, refus. Il fallait donc accepter la misère. Être de fervents catholiques, oui, mais misérables. La jeune fille que j'étais tira une fable autour de cette histoire. C'était celle de ma famille, et il était glorieux de penser à la vertu de mes parents, dans leur refus courageux de renoncer à notre éducation catholique. Une fille croit aux fondations familiales bâties par son père. Elle ne remet pas

en doute le récit sorti de la bouche même de son parent, et se construit avec. La légende que l'on s'écrit lentement dans sa tête et qui devient solide comme un roc au seuil de la vieillesse, nous aide à vivre les nuits de grands froids.

C'est la légende du père.

Cela a duré encore quelques années avant que ma mère, à bout de patience, prenne une décision radicale, qui – soulignons-le – n'avait rien d'une bonne décision. Elle était douce, ma mère. Douce mais sans talent, douce et capable de tout pour nous sauver, y compris, sans réellement y penser, me sacrifier. C'est ici que j'ai bâti les premières pierres de ma légende, pour protéger cette mère qui, en aimant un autre, aussi désespérément qu'elle fuyait la misère, nous risqua ailleurs, valises à la main et sans aucun regret. Avant l'Amérique, il y eut Nicolas. Et ce grand Nicolas, jeune, aussi blond que ma mère l'était, fut la première cause de notre départ précipité. J'ai longtemps scellé mes lèvres pour ne jamais évoquer ce souvenir, l'effacer de toutes les consciences, en lisser le moindre relief pour que rien ne subsiste de ce conte malpropre. J'en ai même recréé les contours pour Sainte-Beuve qui cherchait mes confidences, ne voulant pas admettre que perdre mon père, c'était en gagner un autre que je ne voulais pas, à Roubaix, à Lille, puis à Rochefort. Ce grand Nicolas déménageait et nous le suivions. Il était ombrageux, colérique, pas aussi dégourdi que ma mère l'aurait

souhaité, sans doute, ce Nicolas tapageur qui s'attirait des problèmes aussi facilement que l'on respire. Et puisqu'il n'était pas meilleur que mon père pour trouver de quoi subsister, il fallut bien encore une fois s'en aller, loin de lui dont ne subsiste qu'une ombre vague lointaine dans certains de mes poèmes.

Ma mère connaissait une cousine éloignée, mariée à un riche propriétaire terrien et que nous n'avions jamais vue car elle habitait en Guadeloupe. Terre exotique qui ne me disait rien, ne me donnait pas envie, mais qui représentait une sorte d'Eldorado pour ma pauvre mère que le manque d'argent rendait folle. C'était l'aventure heureuse, la promesse d'une fortune qui résoudrait tout. Nulle trace de mon père dans cette décision, nulle trace de mon frère ni de mes sœurs dans les maigres valises qu'elle se décidait à emporter. Dans sa tête, une idée lumineuse : nous transporter elle et moi – uniquement elle et moi – vers cette patrie lointaine. Mon père ne comprenait pas, s'y opposait, certes, mais sa fatigue, sa faim, son dégoût le firent protester mollement.

— Une femme seule et une jeune fille sur les routes ? Et s'il t'arrive malheur ?

— C'est toujours mieux que mourir à petit feu dans cette ville de misère.

— Eh bien va donc !

J'ai longtemps passé sous silence la guerre intime qui se déroulait entre mes parents. Les reproches qui fusaients de part et d'autre, de manière plus virulente encore, dans la bouche de ma mère. Elle était dans

ces moments-là un orage, une bourrasque qui faisait claquer les portes, une somme de reproches au milieu desquels les mots « salaire » et « instruction » revenaient souvent, car pour instruire ses enfants, encore faut-il avoir de l'argent. J'ai vu ma mère pleurer pour du pain ¹, se relever et s'écrier que si c'était comme ça, elle irait elle-même le chercher. Un mot revenait sans cesse et érigeait un mur entre mes deux parents : « faiblesse ».

*Tu es faible,
Mou dans tes tentatives,
Tu ne nous sauves pas,
Nous n'avons pas d'argent,
Nous ne mangeons pas,
Tu ne profites pas de tes amis,
De tes relations,
Tu te laisses duper,
Tu es faible.*

Je vais partir pour faire ce que tu n'as jamais réussi à faire : trouver de l'argent.

Mon père baissait les épaules, vaincu par ma mère, par la vie qui l'avait tant déçu. Il savait qu'elle partirait ; rien n'est plus redoutable qu'une force qui va.

1. « Au poète prolétaire Le Breton », *Bouquets et prières* (1843).

Si elle avait su, ma pauvre mère, qu'elle scellait par là les dernières années de son destin, aurait-elle à ce point insisté. C'est curieux, quand j'y pense, la manière qu'a eue mon père de baisser aussi vite la garde face à elle. J'ai le souvenir d'un grand-père volage et nomade, Antoine, qui se répandait dans un grand nombre de villes. De Mons à Bruxelles, en passant par Douai, où mon père a vu le jour, Antoine écrivait à ma grand-mère de le rejoindre, partout, tout le temps, selon son bon vouloir. Elle obéissait, en épouse aimante et admirative. Elle se laissait engrosser et savait que toutes les fois où son ventre s'arrondissait, monsieur prendrait le large, indifférent aux rondeurs charmantes d'une femme enceinte. Il ne reviendrait pas, non, il la ferait appeler. C'est elle qui le rejoignait, le ventre libre et les enfants sous le bras, pour s'établir dans une autre ville où, inmanquablement, un autre enfant finirait par naître. C'est ainsi que mes racines épousent différents endroits de la France, de la Suisse et de la Belgique. En Marceline Desbordes, je me rêvais femme, en Marceline Desbordes-Valmore, j'ai suivi mon mari, partout, en tout temps et en tous lieux. Je n'aurai de cesse de revendiquer ma liberté chérie et parfois arrachée, en louvoyant, en mentant quelques fois, en plaçant mon époux devant le fait accompli. Il y aura en moi un savant mélange de soumission et de roublardise.

— Soit, mais qu'allons-nous devenir, nous ? répliqua mon père.

Mais ma mère ne vivait que pour mon sauvetage. Je la soupçonne d'être plus maligne qu'on ne l'a cru. Qu'aurait-elle eu à y gagner, si elle avait dû entreprendre ce voyage avec tous ses enfants sur les bras. Aurait-elle inspiré autant de compassion, avec mon grand frère Félix de 16 ans et mes grandes sœurs, Eugénie et Cécile, âgées de 20 et 18 ans. Tandis qu'une femme seule accompagnée d'une petite fille d'une dizaine d'années, c'est la garantie de la pitié, de l'écoute, d'une plus grande générosité. Beaucoup de choses échappaient à ma mère, mais il m'est impossible d'oublier son sens du scénario et son côté romanesque qu'elle a placés dans mon cœur.

Ignorante des choses de la politique, ma mère pouvait être crédule et obstinée. Elle s'imaginait une fortune soudaine qui nous sauverait tous, dans la folie de sa faim et de son désespoir, elle croyait détenir un pouvoir que son mari n'avait pas. Si elle savait qu'un riche cousin par alliance était propriétaire d'une plantation de canne à sucre, si elle savait que son commerce fonctionnait à merveille, elle faisait fi des tenants et des aboutissants d'une telle réussite. Elle ne connaissait pas l'esclavage, elle ne pouvait envisager que les autres puissent à ce point désirer leur liberté, eux aussi. Elle ne savait rien des débordements de cette île lointaine, elle ne voyait que la richesse et ce statut social retrouvé qui brillait devant ses yeux. Partir, elle n'avait plus que ce mot à la bouche. Partir, par n'importe quel moyen, trouver de l'argent pour le voyage, peu importe le prix. Partir

et faire fortune, parce que le cousin par alliance – évidemment – aurait l'esprit de famille. Ma mère s'est donc mise en quête d'argent et a décidé que ce n'était pas en restant à Douai qu'elle en trouverait. Abandonner le père, le frère, les sœurs, et vogue la galère.

J'ai suivi.

Que pouvais-je faire d'autre. Dans la folle certitude d'avoir trouvé la pierre de touche de notre destin, l'élixir le plus sûr pour retrouver notre bonheur perdu, elle ne voyait pas les regrets que j'avais de quitter mon père. Elle ignorait tout des larmes que je noyais dans le fond de ma gorge, pour ne pas la décevoir, dans la peur que j'avais de contrecarrer ses plans de démente. Je lui en voulais, silencieusement, respectueusement, parce que malgré tous les contours que prenait sa folie, je l'aimais aussi.

*J'oublierai mon voyage ; et jamais la souffrance
Vieux captif ! et jamais ton doux nom, Liberté !
Et jamais ton pardon de mon cœur regretté,
Ma mère ! et ton beau rêve envolé, belle France¹ !*

Adieu mon reflet dans le puits et les fleurs volées aux abords des jardins voisins, adieu Rose et Albertine, vos rires si chers à mon cœur et votre tendresse, quand, assises à même le sol, nous inventions notre avenir et nos futures amours, adieu mes sœurs et

1. « La vallée de la Scarpe », *Poésies* (1830).

votre manière si charmante de m'apprendre à lire, adieu mon père que je rendais fière – je le sais ! Et mon église, et ma chaumière, et mon oncle, mon sable doux, mes osselets, et les mains blanches de ma mère dansant sur le rouet. Adieu mes ruelles, adieu l'eau et la terre, les oiseaux et mon arbre, qui m'attendra, car il mourra bien après moi. Adieu à vous, qui, dans vos prières, souhaitez mon retour.